

Journal de Bourdeaux

(12 septembre 2020 - 21 septembre 2020)

Jean Prod'hom

Le Riau - Saoû - Bourdeaux - Colonzelle
(12 septembre)

Le milan siffle au-dessus du velux, les moineaux piaillent dans les noisetiers, j'entends le ronflement d'un tracteur du côté de la Moille-au-Blanc. Il est sept heures. En bas, le bruit de la machine à café, des rires, des portes qui claquent, le grincement du portail, le moteur de la voiture de Sandra, plus rien ensuite. Je descends et bois un café avant d'aller ouvrir aux poules, libre des heures d'écriture qui, pendant de longs mois, me laissaient sans force à midi. Les roses et les potentilles sont en fleurs, les hortensias aussi ; quatre pommes cette année, pas une de plus. Le cliquetis de la laisse et la fraîcheur du vent ont raison des hésitations d'Oscar ; il lève une oreille et me rejoint en trotinant sur le perron. Le ciel est vide, bleu, accueillant : s'y perd qui veut.

On monte à la Mussilly ; les charmes ont pris les couleurs des épices et du miel ; quelques lysimaques font de la résistance près du réservoir, mais c'est au tour des cirses et des orties, des balsamines et des silènes de lancer leur

offensive et de coloniser les sous-bois. Il ne reste des couleurs vives de l'été que le rouge de la viorne et de l'églantier, dans quelques jours celui des sorbiers. Des hirondelles virevoltent sur les chaumes de colza ; Fredi, qui revient de l'herbe, me signale qu'un premier groupe s'est envolé la semaine passée, mais plusieurs nourrissent encore leurs petits à l'écurie. Il est neuf heures lorsque je quitte le Riau.

*

La circulation entre Lausanne et Genève ressemble à celle d'un jour férié, on ne signale aucun incident sur l'autoroute ; les pendulaires sont à bon port et j'imagine le soulagement des fonctionnaires en charge de la circulation routière. C'est un tout autre sentiment qui doit habiter les responsables dénoncés par les animateurs de La Première. Une éditorialiste stigmatise en effet les autorités qui, au courant de l'épuisement des soignants et des aides-soignants, n'ont pas levé le petit doigt pour les soulager ; une autre rappelle les inondations du mois passé et montre du doigt les urbanistes qui négligent depuis des années les conséquences de l'imperméabilisation des sols. Comme si cela ne suffisait pas, un journaliste commente une enquête récente qui met en évidence les effets délétères de la pollution lumineuse et sonore sur la faune et notre santé. Leur réquisitoire, si juste, si définitif, me met pourtant mal à l'aise. J'éteins la radio.

Tout n'est pourtant pas perdu : j'aperçois derrière le haut treillis qui isole l'A43 de la montagne de l'Épine une clairière et un chemin à double ornière qui serpente avant de disparaître dans un bois de foyards. Je quitte l'autoroute et bois un café au bord du lac d'Aiguebelette ; puis je roule deux bonnes heures à travers le pays qui ondule du Rhône à l'Isère, et de l'Isère à la Drôme. Pommes, noix, lacs, rivières me donnent l'eau à la bouche.

Impossible pourtant de traîner les pieds, je suis pressé, talonné, pris dans l'étau de ceux qui me suivent et de ceux qui me précèdent, si bien que je passe à côté de tout et ne vois rien. La saison n'est pourtant pas terminée ; il reste le maïs à ensiler, le tournesol à battre, le raisin à presser. Comment ne pas jalouser le train à côté duquel je roule un instant près de La Bridoire, qui s'écarte soudain et qui, sans demander son reste, prend la clef des champs ?

Je roule d'une traite jusqu'à Crest par Voiron, Romans et Chabeuil, avant de faire une pause à l'entrée de la forêt de Saoû, sur la rive gauche de la Vèbre. Je vais sur le chemin à double ornière qui conduit au Pas de Lestang. Il ne reste du lac qu'une dépression inhospitalière au milieu de laquelle serpente un filet d'eau ; quant à la ferme dont Alexis Muston fut un des familiers, elle est aujourd'hui une résidence secondaire aux volets clos. Son gardien, né à Saoû, me raconte les beaux jours, l'étang et la barque sur laquelle lui et ses camarades, il y a une trentaine d'années, faisaient les quatre cents coups.

*

Il est seize heures lorsque j'arrive à Bourdeaux et parque la Nissan devant la maison de repos de l'Oustalet ; les fenêtres sont grandes ouvertes et des voix inondent la place de l'Église. Je guigne : ils sont une quinzaine, vieux et moins vieux, à chanter *L'Eau vive* et *Le Temps des cerises* ; ils donnent tous ce qu'ils ont de meilleur en eux, rien ne les arrête, l'église à côté fait grise mine.

Je traverse le Roubion et me rends au Plan Lara où Alexis Muston est enterré avec sa fille, Aline, et ses petites-filles et arrière-petite-fille, Hélène et Marguerite. Le cimetière familial où repose l'ancien pasteur de Bourdeaux constitue l'une des quinze stations de l'itinéraire touristique fléché par les services culturels de la ville : vieilles places et vieilles pierres soigneusement identifiées et légendées, anciennes fontaines et four

banal, épinglés comme des papillons dans le formol du patrimoine, coupés du passé et privés d'avenir.

Les panneaux d'affichage de la mairie, au fond de la place de la Chevalerie, ont tôt fait de me ramener au présent : le coronavirus a bouleversé la vie des Bourdelois, les innombrables circulaires officielles en témoignent. Il suffit pourtant de les soulever pour retrouver celles du monde d'avant, lorsqu'il suffisait, pour repousser le moustique-tigre, de mettre un peu d'ordre dans son jardin, de ne rien y laisser traîner, ni vases ni pots, ni vieux pneus ni jeux d'enfants, ni bâches en plastique dans les plis desquelles un peu d'eau pouvait stagner et où les larves pouvaient se développer. Si chacun obéissait consciencieusement à ces directives et accentuait la pente des gouttières de son toit, s'il couvrait de moustiquaires les tonneaux de récupération d'eau, s'il retournait ses arrosoirs et ramassait les fruits tombés, on ne parlerait bientôt plus ni de la dengue ni du chikungunya.

Chaque problème semblait alors appeler une réponse relevant du bon sens. Une circulaire précisait par exemple que, lorsque la canicule sévissait, il n'y avait qu'à se tenir à l'ombre, boire de l'eau et veiller à ce que les vieux et les handicapés, les malades et les femmes enceintes se désaltèrent ; on éviterait ainsi les maux de tête et les vomissements, les diarrhées et les nausées. Une autre circulaire détaillait les mesures qui devaient permettre de réduire la pollution de l'air dans la vallée du Rhône : d'abord renoncer aux feux d'artifice et aux barbecues, éviter ensuite l'utilisation des tondeuses à essence, remettre enfin à des jours meilleurs les feux susceptibles d'émettre des composés toxiques.

Quant au gel printanier et à la sécheresse estivale, qui avaient occasionné tant de dommages aux abricots et aux cerises, aux noix, aux vignes et aux prairies, il suffisait que les lésés fassent une demande d'indemnisation et, pour cela, qu'ils obtiennent le code d'activation sur le site du ministère de l'Agriculture, qu'ils indiquent à l'endroit

prévu le numéro de Pacage, le numéro Siret, l'assolement déclaré dans le PAC de l'année courante, le justificatif de l'assurance multirisque, le RIB, le code et le mot de passe Télécam...

Et parce qu'une telle succession d'opérations administratives risquait de conduire les plus fragiles au découragement, des spécialistes du bien-être avaient eu l'idée de proposer leurs services sur des affichettes punaisées un peu partout dans le bourg : ils organisaient le lundi des cours de yoga traditionnel ; le mardi, une initiation au yoga postural, fondée sur l'alignement du corps et l'ouverture du cœur ; le mercredi, des cours de gymnastique douce. Tout semblait si simple autrefois, et nos maux passagers.

*

Je m'installe sur la terrasse du café du Centre et lis le journal devant une verveine. Le ton y a indéniablement changé ; les journalistes et les politiques interrogés font tous entendre le refrain dont j'avais noté les prémices dès l'automne 2018. Quelques voix avaient alors osé affirmer dans la presse qu'il était trop tard, qu'on ne viendrait pas à bout de la catastrophe provoquée et nourrie par nos manières de vivre. Si nous voulions éviter le pire, il nous fallait désormais composer avec l'inévitable réchauffement climatique et renoncer à l'espoir, trop longtemps reconduit, de restaurer les conditions initiales. En quelques mois, l'opinion publique, restée si longtemps sourde aux avertissements du GIEC, avait basculé et admis, au cours de l'hiver 2018, que nous étions entrés dans le temps de la fin, qu'il convenait non seulement de nous en accommoder, sans état d'âme, mais de nous faire à l'idée que les compartiments de notre monde n'étaient pas plus étanches que ceux du *Titanic* : le retrait des glaciers, l'appauvrissement de nos ressources, les grandes migrations, le gel et la canicule, la Covid, les embouteillages, les soins hospitaliers, les guerres, les

accidents de chasse, les tensions à Donetsk, le moustique-tigre et la pollution sonore, l'imperméabilisation des sols, les réfugiés à Lesbos, la disparition de la pie-grièche, les fake news, les nationalismes, les bavures policières et les loisirs de masse ne sont en réalité que les expressions simultanées d'un même dérèglement dont nous sommes tout à la fois les responsables et les victimes.

Que nous le souhaitions ou non, nous sommes embarqués, ensemble, dans un voyage commencé il y a longtemps déjà, sur une terre qui n'est plus celle sur laquelle nous croyions vivre et qui nous oblige aujourd'hui à reconnaître nos dépendances, nos compromissions, nos attachements. Nous sommes au pied du mur : voulons-nous prolonger l'aventure ou préférons-nous l'abréger ?

*

Je fais quelques achats à l'épicerie puis file à Colonzelle par Dieulefit et Grignan. J'ouvre la maison à dix-neuf heures, vide mon sac et range sur le rebord de la cheminée les livres que j'ai emportés.

Je transfère sur mon ordinateur les rushes du film consacré à André du Bouchet que Bernard m'a fait parvenir hier.

Je mange quelques fruits sur la terrasse, la nuit tombe.

Je fais un saut au bord du Lez avant d'aller me coucher, près de la pile de l'ancien pont de chemin de fer, au pied de laquelle Arthur, Louise et Lili, après avoir canoté et pêché, se baignaient au plus fort de l'été.

*Colonzelle - Bourdeaux - La Fondresse - Forêt de Saoû -
Colonzelle
(13 septembre)*

J'ai veillé tard, trop tard, enchanté par les rushes du film de Bernard, longs plans-séquences au milieu desquels André du Bouchet, parfois distrait, parfois absorbé, dit ses affections : l'air, les collines de Truinas, les fleurs, la montagne Saint-Maurice, les chemins vicinaux. J'ai reconnu dans ces rushes le chemin qui m'a conduit hier du pont de la Vèbre au Pas de Lestang.

Je monte à Grignan et traverse Taulignan, longe le Lez jusqu'à Dieulefit et le col du Pertuis avant de redescendre

sur Bourdeaux. Je parque devant l'Oustalet ; les fenêtres sont fermées et les rideaux tirés. Personne sur la terrasse du café de l'Univers mais quelques clients sur celle du Centre. Je m'installe et présente à mes voisins la photographie du vieux berger que j'ai glissée dans mon exemplaire du *Journal* de Muston.

Ils le reconnaissent, c'est Julien, Julien Barnier ; lui et sa femme vivaient dans la montagne, pas loin d'ici ; ils descendaient en ville de temps en temps pour y faire leurs courses et boire un coup. C'était il y a vingt ou trente ans. Ils ne m'en diront pas plus. Je leur offre un café, on parle de choses et d'autres ; ils ont une quarantaine d'années, l'un d'eux est un descendant de Laurent Borne, le menuisier qui, à l'instigation d'Alexis Muston, a réalisé en 1840 les tribunes et la chaire du grand temple de Bourdeaux.

Un homme d'une soixantaine d'années, qui feuillète distraitemment *Le Dauphiné* à la table voisine, se mêle à notre conversation et complète les informations de ses cadets : la femme de Julien s'appelait Malvina ; ils habitaient La Fondresse, une grande bergerie au-dessus du hameau du Rastel, sur les contreforts de la forêt de Saoû. Ils vivaient de rien ou de trois fois rien : quelques moutons, des poules, des lapins ; ils n'ont jamais eu d'enfants. Lorsqu'ils descendaient à Bourdeaux le jour du marché, ils faisaient la fête, Malvina surtout ; leur mule connaissait si bien le chemin qu'il suffisait que deux bonnes âmes les chargent l'un et l'autre à l'arrière de leur carriole pour qu'ils se retrouvent à La Fondresse deux heures plus tard.

On se présente, il s'appelle Bruno, il est né et vit à Bourdeaux. Je lui raconte ce qui m'amène dans la Drôme, ma rencontre avec Julien Barnier, il y a trente ans, et ma découverte récente du *Journal* d'Alexis Muston, qui traîne sur la table et sur lequel il guigne. Lui aussi s'intéresse à ce pasteur du Piémont, mais pour des raisons personnelles, presque intimes. Bruno m'apprend en effet qu'il est un descendant d'Annette Geymonat, une

Vaudoise de la vallée du Pellice qui s'est exilée en 1838 pour se mettre au service d'Alexis Muston. Bruno est l'arrière-arrière-petit-fils de cette femme qui, quelques années plus tard, s'affranchira de son employeur et épousera Matthieu Brun, un paysan de la région. Il me promet de me reparler de tout cela, si je le souhaite, et serait enchanté de me faire découvrir son pays. Retraité comme moi, il a le temps. On décide de se retrouver après-demain. Il est onze heures, on se sépare ; je fais quelques achats à l'épicerie et me rends au Rastel où je laisse la Nissan.

*

Il fait chaud, très chaud, et le chemin de trois ou quatre kilomètres qui mène à La Fondresse – mélange de vieux bitume et de terre battue – est raide, très raide. Il aura eu le mérite de me faire comprendre en un peu moins d'une heure, sous un soleil de plomb, ce que la vie de ce berger et de sa femme, loin de tout, eut d'héroïque. Mais aussi, lorsque La Fondresse m'apparaît au détour du chemin, pourquoi Julien et Malvina ne l'ont jamais quittée et pourquoi mes amis et moi nous y sommes arrêtés il y a trente ans.

L'endroit est une merveille et tout me revient : Saillans, le Pas des Auberts, le soleil couchant, le bleu soyeux du ciel ; le tas de ferraille près du tremble, l'herbe couleur de paille, nous couchés dedans, le vieux berger debout, les mains dans les poches et, dans son dos, sa bergerie un peu délabrée et ouverte aux quatre vents.

Je m'assieds en contrebas, à côté d'un buisson d'aubépine, avec tout autour des papillons, un royal, des jaunes, des blancs, et des abeilles qui butinent. Paix et remue-ménage, bonheur. Quelque chose pourtant manque et je ne peux me le cacher longtemps : plus de brebis, de chèvres, de coq, plus de chien, de mule ni de berger qui donnaient à ce lieu, lorsque nous y sommes passés et y avons dormi, son rythme et son allant.

Ni la vie ni l'air ne traversent plus l'ancienne bergerie ; le poulailler et ses annexes sont aussi vides que des tombeaux. On a cru bon refaire les toits et consolider les murs, rejointoyer les pierres, installer des portails et visser des serrures. La paix figée des restaurations s'est substituée à celle, capricieuse, des ruines et on a préféré le calendrier des vacances scolaires à celui des travaux et des intempéries. Était-ce pour donner le change ? Se faire pardonner ?

Quelque chose pourtant résiste : une nivelle de Damas et une rose trémière, de grandes mauves, du gaillet, se sont invités au milieu de la cour et des cymbalaires décollent les nouveaux crépis.

*

Je compose le numéro de téléphone laissé à l'entrée du gîte. Marie-Claude me répond ; elle est l'épouse d'Alain, le petit-neveu de Julien Barnier ; tous deux propriétaires de La Fondresse. Je me présente et lui demande s'il est possible de nous voir ; elle m'informe qu'ils doivent monter demain au gîte et seraient heureux de me rencontrer.

Je fais quelques photographies avant de redescendre par le chemin qui longe la crête de La Tour, au milieu d'oursins à têtes rondes, de chardons, de genévriers, d'aulnes et d'érables champêtres, de genêts où s'égaient sauterelles et papillons, avec au fond les sources de Bine. Je me perds une bonne heure dans un labyrinthe de chemins forestiers d'où je sors enfin. En contrebas, la Nissan. Il est seize heures.

Je m'arrête à Saoû, bois un sirop d'orgeat et consulte mes notes. Oui, le pasteur est bel et bien monté à La Fondresse. Une première fois en été 1853, pour visiter une paroissienne malade de quatre-vingt-trois ans. Il y fait également une excursion en été 1861, avec madame de Lestang et ses filles ; le temps est instable ce jour-là ; ils pique-niquent quand, soudain, la pluie les surprend ;

ils s'abritent sous un rocher et font un feu pour sécher leurs habits. Le soleil revenu, ils rentrent à Bourdeaux par les sources de Bine. Alexis Muston remonte à La Fondresse une dernière fois en octobre 1866, pour baptiser un nouveau-né ; il s'y rend par les Tonils et en revient par le Rastel.

Tout se mêle soudain et se superpose : les lieux et les siècles, la vie d'Alexis Muston et celle de Julien Barnier, comme si le temps n'existait plus ou qu'il s'annulait. Je les imagine ensemble à La Fondresse et au marché de Bourdeaux, au col de la Chaudière ou sur les rives du Roubion. Mais aussi sur ce chemin que j'ai emprunté la veille entre le pont de la Vèbre et le Pas de Lestang, sur lequel André du Bouchet marche dans les rushes du film de Bernard.

*

Je laisse la Nissan un peu après le pont et m'y engage. Mêmes ornières et mêmes courbes, nous sommes en avril 1999. André du Bouchet est fatigué, son visage est amaigri et son corps flotte dans sa lourde veste de cuir ; il marche et respire avec peine. Il s'arrête et vacille, se tient à la paroi calcaire et scrute la plaine, étonné, farouche, apaisé, les sens aux aguets. Et c'est au moment même où il est sur le point de parler de ce qui est là, sous ses yeux – terre, ciel, pierres, fleurs, arbres –, que les noms si familiers qui les désignent se dérobent et font place au fracas de la Vèbre et au déploiement d'une fougère.

Le ciel se couvre et il se met à pleuvoir ; rien ne m'oblige pourtant à allonger le pas ou à m'abriter. Il y a un orchis blanc sur le talus qui borde l'ancien canal, plus loin les ruines d'une remise et un nuage qui remonte la vallée. J'aperçois des sceaux de Salomon, à mon tour de les appeler par leur nom. Ils lèvent la tête et me font signe ; je fais un pas, ils se penchent. Je suis soudain pris de court, déposé au milieu de ce que je croyais connaître et que je vois pour la première fois. Pourquoi donc le

monde nous paraît-il par instants si proche ? Si allègre et si juste ?

*

Je fais quelques photos du canal qui se jette dans la rivière, reprends la route et longe le Lez jusqu'à Taulignan ; je peine à imaginer comment des eaux si calmes peuvent parfois, lorsqu'il tonne au-dessus du Miélandre et de Teyssières, noyer la plaine et Colonzelle. Je m'arrête après le Pont au Jas et descends dans son lit, trop large pour les eaux qui y coulent aujourd'hui ; je ramasse un morceau de terre cuite, un lézard disparaît sous les galets, un héron s'envole au-dessus des roseaux et des cardères. En aval, le gué résiste mais les eaux, qui frémissent comme le lait avant de bouillir, rassemblent leurs forces avant de s'élancer et de filer jusqu'au Rhône. Rien ne les arrêtera plus.

Je rentre avec la nuit, mange une salade et deux œufs sur le plat. Puis verveine à Grillon où je prends conscience, une fois encore, combien les cafés et leurs terrasses me sont indispensables, presque autant que le sommeil. Je ne suis pas seul à le penser, quelques Grillonnais veillent, baillent, rêvassent sur la terrasse de La Truffe noire. J'ouvre et lis *Tumultes*, le dernier recueil d'André du Bouchet, et retranscris ceci :

*et
aujourd'hui*

*de même
que*

*dehors
pas
de sortie*

À quoi j'ajoute ceci – parce que pas d'entrée non plus :

élargir les seuils

Je rentre par les Aulières et parque devant la mairie.
Musique au Petit Palais de Chaillot, lampadaires dans la
rue du village. Il est tard, je vais me coucher.

Colonzelle - Grillon - La Fondresse - Suze - Colonzelle
(14 septembre)

J'ai regardé hier soir la suite des rushes du film de Bernard, si bien que c'est une nouvelle fois tard, trop tard, beaucoup trop tard que je me suis endormi. Un moineau me réveille, les ailes et les pattes prises dans le rideau de la chambre. Je dois m'employer à mille ruses pour qu'il s'en arrache et s'envole.

J'ai oublié hier soir mes lunettes à Grillon, je m'y rends sitôt levé. Cette marche de trois ou quatre kilomètres me fait du bien, elle me donne l'occasion de faire le point et de penser aux jours prochains. Je fais quelques achats à la boulangerie, m'arrête devant le monument aux morts qui liste les noms des victimes du siècle passé, avec tout autour des casques, des décorations mais aussi des obus et un canon, au cas où... Trois des quatre faces du socle sont occupées par des dédicaces, la quatrième est vide : prévision ou faute de goût ?

Peu de monde sur la place, deux vieux consultent près de l'église l'annonce de la mort de Ginette à qui on rendra un dernier hommage après-demain ; le patron de La Truffe noire balaie sa terrasse ; il me sourit, disparaît dans son restaurant et revient avec mes lunettes.

Sur la terrasse de la Bourgade où je commande un café, chacun s'essaie à garder la tête hors de l'eau, seul ou avec les autres : quelques habitués tournent les pages du *Provençal* ou de *Libération* ; trois femmes grattent les fenêtres d'une demi-douzaine de billets Cash et Bingo, l'une se plaint de son surpoids, la seconde du sommeil qui l'a lâchée, la troisième de son mari. Deux jeunes hommes s'assoient à la table voisine, un maigre et un gros ; ils se passent une cigarette et boivent une bière ; ils échangent à voix basse quelques mots ; difficile de savoir s'il s'agit de malfrats en cavale ou sur le point de faire un mauvais coup ; l'un d'eux passe derrière moi pour se rendre au comptoir ; je vérifie le contenu de mon sac à dos, rien n'a disparu.

Un vieil homme, petit de taille, cherche de la compagnie ; il s'installe à ma table et rit de mon accent. C'est un enfant de la DDASS, heureux de me raconter son histoire. Né à Marseille, abandonné par son père et sa mère, il connaît plusieurs foyers d'accueil avant d'intégrer une famille de paysans au pied de la montagne de Lure. C'est un prêtre qui l'aidera à obtenir son certificat d'études. Il fera un apprentissage de mécanicien avant de s'engager dans l'armée et d'y faire carrière. Il vit depuis plus de quinze ans à Grillon et remercie tous les jours ceux qui, dit-il, l'ont sauvé.

*

J'arrive un peu avant treize heures à La Fondresse. Marie-Claude et Alain me rejoignent bientôt et on s'installe dans le petit studio qui jouxte le gîte. Alain m'explique que les travaux ne sont pas terminés : si la coque de l'ensemble des bâtiments a été restaurée, il lui

faut encore terminer les aménagements intérieurs. Il ne restera alors du temps de Julien et de Malvina que la hotte de la cheminée, une pendulette de faïence surmontée par un chevreuil, un service de vieilles assiettes, une douzaine de photographies, quelques pierres branlantes dans la cour, un tilleul, deux pruniers, quelques outils, la niche du chien et, près du tremble, la ferraille rongée par la rouille.

Marie-Claude et Alain m'offrent un café et me racontent l'histoire de Julien et de Malvina. Celle-ci, née à Saoû, vit et travaille à Saillans lorsque Julien fait sa connaissance. Depuis toute petite, elle a l'habitude de tremper ses lèvres dans le vin rouge et, avec les années, la situation ne s'améliore guère. Si bien que Julien décide de trouver un refuge susceptible de l'éloigner de ce poison. Ils s'installent en 1943 à La Fondresse où ils vivront jusqu'à leur mort, loin des cafés et des villes, à mi-chemin de la vallée du Roubion et du sommet des Trois Becs.

Jamais pourtant Malvina ne se débarrassera de l'alcool, ils devront faire avec. Soixante ans d'une vie rude mais consentie, au milieu de brebis et de chèvres, de lapins et d'une mule, de quelques poules et d'un cochon. Ils échangent leurs œufs et leurs modestes excédents contre les produits d'épicerie que leur proposent des coquetiers de passage. À la belle saison, Malvina ramasse des côtes-de-lièvre – une laitue sauvage qu'on ne trouve que dans la Drôme – et Julien déniche des truffes de pin.

Malvina est une excellente cuisinière et Julien aime la compagnie ; ils accueillent les chasseurs qui traquent le gibier derrière le Pradou, leur offrent à manger et à boire. Julien leur fait part de ses observations, notamment du retour du chamois dans la forêt de Saoû. Le premier qu'il repère sous la Porte de Barry finit par se mêler à ses brebis ; Julien n'hésite pas à le faire entrer avec elles dans sa bergerie, puis dans la cuisine et les casseroles de Malvina.

Je demande à Marie-Claude et Alain s'ils se souviennent du chien que mes amis et moi avions croisé en 1985, un chien sans pedigree, à l'image de ses maîtres ; un chien sans qualité, ni de chasse ni d'arrêt ; un chien à tout faire, pas même un bâtard, un corniaud. Marie-Claude et Alain ont oublié son nom mais s'en souviennent, comme de l'épilepsie dont il souffrait ; c'est de vieillesse pourtant qu'il mourra, comme ses maîtres. Malvina quittera la partie le jour de Noël 1990, à quatre-vingt-deux ans ; Julien en janvier 1997, à quatre-vingt-six ans.

Marie-Claude et Alain sont si attachés à Julien et à Malvina qu'ils ont donné le prénom du premier à leur aîné et celui de la seconde à leur cadette. Et lorsque le responsable d'une agence immobilière vient en hélicoptère de Montélimar leur demander de lui céder le domaine, ils refusent, malgré la coquette somme que l'homme d'affaires met sur la table. Marie-Claude et Alain souhaitent demeurer les gardiens de La Fondresse et perpétuer l'hospitalité que Julien et Malvina y ont cultivée. Ils m'en donnent la preuve au moment de se quitter, lorsqu'ils m'indiquent la pierre sous laquelle ils cachent la clé du studio. Au cas où je repasserais...

*

L'époque où les pasteurs visitaient régulièrement leurs ouailles n'est plus, c'est la poste qui assure aujourd'hui quelques-unes de leurs missions. Je fais la connaissance au Rastel de l'ancienne factrice, qui a rendu visite à Julien jusqu'à sa mort. Claudie montait en effet chaque semaine à La Fondresse, lui remettait le journal auquel il était abonné et ce dont il avait besoin ; ils discutaient aussi un peu. C'était un solitaire, me raconte Claudie, un taiseux qui ne craignait pas le silence, un homme réservé qui n'étalait pas ses vertus, un homme juste qui ne donnait de leçon à personne. Il dégageait une espèce de rudesse et de douceur, celle de ceux qui n'ont rien à perdre.

Depuis la mort de Malvina, Julien n'est plus redescendu à Bourdeaux ; il s'est laissé vivre à La Fondresse. S'il n'a plus guère entretenu sa maison, il a en revanche scié son bois jusqu'à la fin. Claudie me raconte sa dernière visite ; c'était en décembre 1996 et il faisait un temps de loup. Pour ne pas mourir de froid, Julien s'était enroulé dans une couverture et allongé à même le sol, devant l'âtre où brûlait un morceau de chêne.

Personne n'a rien su des jours qui ont suivi cette visite. Julien est mort le 15 janvier 1997. C'est Claudie encore qui, trois jours plus tard, a honoré la mémoire du vieux berger dans l'église de Bourdeaux, en évoquant l'existence de cet homme qui n'a jamais voulu quitter la montagne et qui, jusqu'à la fin, a souri à ce qui se présentait à lui.

Je veux croire de mon côté que la misère et la pauvreté de Julien ne l'ont pas empêché de mourir de sa propre mort, à l'inverse de ceux que les possessions accaparent ; qu'il ne s'est jamais départi de l'équanimité dont témoigne la photographie qui m'accompagne depuis plus de trente ans et qui illumine son visage, ni de ce que ce visage me donna à voir : le jeu sans fin du dedans et du dehors, de l'élan et de la réserve, de l'adresse et de la provenance.

Je suis allé en fin d'après-midi au cimetière de Suze où Julien et Malvina sont enterrés, sur la rive droite de la Drôme, à une quarantaine de kilomètres de La Fondresse. J'ai trouvé dans un carré de graviers noirs et blancs une plaque de marbre sur laquelle leurs deux prénoms et leurs deux noms sont gravés, avec dessous, entre parenthèses, les dates de leur naissance et de leur mort. C'est tout.

*

Songeant à la concision de ces épitaphes et à la brièveté de nos vies, à cette vérité brutale dont nous préférons nous détourner au prétexte que nous ne sommes capables ni de l'accepter ni de nous y opposer, j'ai essayé d'écrire

ce soir, sur la terrasse de Colonzelle, un poème qui aurait dit en même temps l'autre vérité, celle qui manque à la première : le long détour qui sépare les deux dates inscrites sur nos tombes, la parenthèse en quoi consistent nos vies, qui s'ouvrent comme un compas et s'élargissent au monde aussi longtemps que nous restons éveillés.

Les gouttes d'eau qui pianotaient sur les tuiles n'ont pas tardé à me distraire de ce poème et à me ramener au milieu de ce que le jour m'avait laissé : la nuit. Et bientôt le sommeil.

*Colonzelle - Bourdeaux - Les Tonils - Francillon - Comps -
Colonzelle
(15 septembre)*

La pluie a cessé au milieu de la nuit et, lorsque je me réveille, le ciel est dégagé sur l'Ardèche. Départ à huit heures pour le Café du Centre où Bruno m'attend. Il habite à deux pas, mais c'est d'un ancien plantage qu'il revient et où il s'affaire chaque matin. Dans ce grand parc arborisé dont il est à la fois le propriétaire et le jardinier, le travail ne manque pas : pelouse, taille des lilas et des seringats, abattage, débardage, collecte du bois mort. Il a fait construire, au beau milieu, une maison qu'il habitera sous peu, quand il aura réglé le problème de sa connexion au réseau Internet sans lequel il est si difficile de vivre aujourd'hui.

Bruno me raconte que l'été n'a pas été simple, la pandémie s'est invitée partout et a obligé les responsables

à annuler la fête du 15 août, qui culmine par la mise en scène de *La Légende d'Alberte de Poitiers*, un poème qu'Alexis Muston a écrit pour remercier les Bourdelois de leur accueil.

De fil en aiguille, Bruno me parle de son arrière-arrière-grand-mère, de cette Annette Geymonat qui fut pendant quelques années la servante d'Alexis Muston. Très étrangement, le pasteur ne la mentionne qu'à deux reprises dans son *Journal* : lorsqu'il la fait venir du Piémont en 1838 et, en 1869, lorsque celle-ci demande au pasteur, qui s'apprête à partir pour les Vallées, de lui ramener des nouvelles de ses parents.

*

Bruno m'emmène à Barre, l'un des riches domaines que la belle-famille du pasteur possédait dans la campagne de Bourdeaux. Muston y a passé de longues journées à nourrir les vers à soie, à écrire, dessiner, lire ; la magnanerie a grande allure mais les volets sont clos. On visite Crouvens – un domaine qui, contrairement à celui de Barre, s'est beaucoup modernisé – avant de faire le tour des temples construits à l'instigation de Muston.

On commence le circuit par celui de Poët-Célar, consacré en 1847 ; il est depuis 1976 en mains privées. On continue par ceux de Bézaudun, Mornans et Crupies ; les deux premiers ont été rachetés et sont habités par des ressortissants du pays ; le troisième tombe en ruine.

On visite ensuite le temple de La Paillette, placé aujourd'hui sous la responsabilité des autorités communales ; il accueille tout au long de l'été des concerts, des spectacles et des expositions. Celui de Gougne, si l'on en croit le conseiller communal avec lequel on discute devant la mairie, abritera bientôt quatre logements sociaux et un bureau d'accueil destiné aux randonneurs.

Plus trace de culte nulle part ! Tout semble bel et bien accompli. En témoigne le temple de Poët-Laval qui abrite

depuis 1961 le musée de l'histoire du protestantisme. Tout le monde sait qu'on n'ouvre les portes des musées que lorsque tout est fini ; la grande page du protestantisme et du Réveil inauguré au lendemain de la Révolution française est tournée.

*

Les portes du temple des Tonils sont restées ouvertes, un homme balaie et passe une lingette humide sur la chaire et les bancs ; c'est le maire, il est en charge de la conciergerie. Plus de culte toutefois mais, comme à La Paillette, des expositions et des concerts pour distraire les estivants, dans une commune qui comptait près de deux cents habitants du temps de Muston et qui n'en compte que dix-huit aujourd'hui.

Bruno connaît bien les Tonils ; plusieurs de ses habitants portent le patronyme de Teyssaire, comme sa mère dont il me raconte, sous le tilleul du temple, la rencontre avec celui qui deviendra son père.

Annette est la fille de Raoul Teyssaire, le boulanger de Bourdeaux, une jeune fille qui a vingt ans en 1945 ; elle travaille dur mais aussi, lorsqu'elle en a le temps, se balade sur les rives du Roubion, lit et fait de la musique. Seule l'église la sépare de Paul, un prisonnier allemand qui, au lendemain de la guerre, s'est mis au service des propriétaires de l'hôtel-restaurant Chastan ; il a vingt-quatre ans, les journées passées sur le front russe et sa longue détention n'ont pas entamé son désir de vivre ; sa formation de mécanicien près de Berlin et son habileté en font un employé idéal.

Annette et Paul font connaissance. Ni le français ni l'allemand ne constituent un obstacle à leur fréquentation, loin de là. Ils se rencontrent devant l'hôtel Chastan et sur la place du marché, à la boulangerie, sur les rives du Roubion et à l'occasion de la fête du 15 août.

Bruno me raconte qu'un soir, alors que les fenêtres sont grandes ouvertes, une mélodie s'échappe dans l'air de

l'été et parvient aux oreilles du père d'Annette. Mais quel est donc cet air et qui en est l'interprète ? Annette feint de l'ignorer avant de suggérer qu'il pourrait venir de l'hôtel Chastan, de l'harmonica du jeune prisonnier allemand. Persuadé qu'un homme qui aime ainsi la musique ne peut être un mauvais garçon, le père propose à sa fille de l'inviter et de l'accompagner à la mandoline. Annette et Paul se marient en 1949, leur fils naîtra en 1958.

Si Bruno ne me dit rien des épisodes douloureux de la vie de soldat et de prisonnier de son père, il évoque avec nostalgie les heures passées en compagnie de son grand-père maternel au plantage de Plan Lara, à cultiver des légumes et à élever des poules et des lapins. Il passe vite sur sa scolarité à Bourdeaux et à Dieulefit, comme sur sa carrière professionnelle d'assureur à Bourdeaux et à Montélimar ; en revanche, il me parle avec émotion de sa mère, Annette, gravement touchée dans sa santé et dont il fut le proche aidant pendant plus de dix ans. Tout va vite, beaucoup trop vite, me dit Bruno, et toutes ces années lui laissent un goût d'inachevé.

Nous quittons les Tonils, le tilleul et le Soubriou qui glougloute en contrebass puis rentrons à Bourdeaux par la Ramière de Bine qui n'est plus qu'un terrain vague. Nous passons devant la grande chapelle méthodiste devenue immeuble locatif, et devant le grand temple si souvent vide. On fait une halte au Café du Centre, il est quatorze heures, je le remercie pour tout. On se donne rendez-vous demain en fin d'après-midi pour un café.

*

Je souhaite encore jeter un coup d'œil au temple de Francillon, financé par les riches protestants de la côte lémanique et consacré par Muston en 1868. Le temple a disparu ; j'en repère pourtant les traces sur un panneau à l'entrée d'un parking : Place du Temple. Que s'est-il passé ? Les habitants que je croise n'en savent rien mais me donnent l'adresse de l'ancien maire.

Je le rencontre dans sa villa du bas du village. Il m'apprend que le temple, faute de protestants, a été démoli en 1942 et le terrain laissé en friche pendant plus de cinquante ans. C'est à l'occasion de son second mandat à la mairie qu'il prend contact avec les autorités ecclésiastiques pour qu'elles cèdent à la commune de Francillon le fonds sur lequel le temple s'était autrefois dressé. Elles donnent leur accord en 1999, à la condition expresse que la place et le parking prévus soient baptisés place et parking du Temple.

L'ancien maire me parle de Pierre Riahle, un vieil homme de quatre-vingt-cinq ans, fin connaisseur du protestantisme et laïc desservant, architecte et ancien responsable régional des temples de l'Église protestante de France ; l'homme vaut le détour.

*

C'est dans la maison attenante au temple de Comps que je rencontre Pierre Riahle qui me confirme les propos du maire de Francillon. Il ajoute que c'est en raison du manque de liquidités et pour diminuer ses charges que l'Église protestante, après l'âge d'or du XIX^e siècle, a été amenée à vendre la majorité des temples du pays de Bourdeaux. Il me raconte l'histoire de ceux de Poët-Célar, des Tonils et de Mornans, de Bézaudun et de Crupies.

Il me dit aussi son admiration pour Alexis Muston et le rôle fédérateur qu'il a joué dans ce pays pauvre et menacé d'exode, comme l'avaient fait avant lui Jean Frédéric Oberlin au Ban de la Roche et Félix Neff à Dormillouse. Mais il souligne que l'histoire ne s'est pas arrêtée avec Alexis Muston et que le pays a connu un nouveau réveil avec Gérard Cadier, un pasteur qui a organisé à Bourdeaux, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et pendant plus de dix ans, les Journées rurales protestantes. En initiant les paysans aux nouvelles techniques, à la sélection de meilleures semences et au

choix d'un bétail mieux adapté, mais aussi en animant culturellement la région, le pasteur Cadier a apporté aux habitants, comme Muston avant lui, des raisons d'espérer et de rester au pays.

Avec sa mort, c'est le vieux protestantisme rural qui disparaît ; les églises se vident et le pays s'endort. Les pasteurs ne montent plus visiter leurs paroissiens à La Fondresse ou à la ferme de la Chaudière, les femmes et les hommes vivent désormais seuls et désorientés.

Ainsi cette famille paysanne de la vallée du Rhône, qui prend contact avec Pierre Riahle il y a quelques mois pour qu'il organise un service funèbre au lendemain du décès d'un des leurs. Le laïc desservant rencontre la famille, confinée et oubliée dans leur ferme serrée par la voie ferrée et l'autoroute ; il prend conscience alors qu'il ne sait pas quoi leur dire. Impossible de leur parler de la résurrection des corps ou d'une seconde vie, ni même de Dieu, tout cela ne veut plus rien dire. Comment dès lors leur faire entendre que tout n'est pas perdu et que la vie vaut la peine d'être vécue ?

Avant que nous nous quittions, Pierre Riahle me fait visiter le temple dont il est depuis plusieurs décennies le propriétaire : au premier étage un bric-à-brac de vieilleries, d'armoires et de cageots, de récipients sans âge et de vieux congélateurs, de bouteilles vides et de bois sec. Au second, des restes de fourrage et de paille ; l'ancien poêle et de vieux bancs. Et sur les murs décrépis, le texte lacunaire de la vérité qui en faisait le tour, dont il ne reste que quelques mots en lettres capitales :

ALLEZ VOIX SERVEZ AMOUR PROCHAIN
ÉTERNEL ÉCOUTEZ PARLE

*

Je fais au retour une halte à Dieulefit et mange une salade. Sandra m'a laissé un message : le renard est passé, il a tué nos quatre poules ; pour le reste tout va bien.

Il est un peu plus de vingt-trois heures lorsque je me couche.

*Colonzelle - Grillon - La Clarté Notre-Dame - Truinas - Grignan -
Colonzelle
(16 septembre)*

J'ai visionné hier soir la dernière partie des rushes du film de Bernard puis relu *Truinas*, ce beau livre de Philippe Jaccottet, qui revient en quelques pages sur la mort d'André du Bouchet, sur la neige qui tombe le matin de son enterrement, les invités, la stupeur, le monde que son absence fait naître, dense et décousu.

Saut à Grillon, le ciel est bleu. Des pigeons s'affairent sur la place, la débarrassent des miettes de la veille tandis que cinq ou six curieux, adossés aux vieux platanes ou assis sur les bacs de lauriers, attendent l'arrivée du corbillard. Le prêtre se tient debout sur les escaliers de Sainte-Agathe, les bras croisés sur le missel des défunts. Le minibus Opel gris funèbre arrive enfin de Valréas.

L'un des quatre employés ouvre le coffre et tire une petite table glissée sur le côté, la déplie près de l'entrée et la recouvre d'un napperon de velours sur lequel il dépose un cahier et un stylo. Un second employé ouvre le box réfrigéré, fait rouler sur deux rails le brancard en inox et le cercueil. Puis les quatre croquemorts, masqués, le soulèvent et l'emportent.

Les cloches sonnent, le prêtre fait un signe de croix et disparaît dans l'église, suivi de la famille. Les mesures Covid sont strictes, l'entrée est interdite au public, je ne saurai rien de Ginette, morte à quatre-vingt-deux ans dans l'indifférence.

Je fais quelques courses que je dépose à Colonzelle et téléphone à Lily : rendez-vous à Grignan en fin d'après-midi.

*

J'aperçois sur la route de Taulignan, près du mur d'escalade, le panneau de la Clarté Notre-Dame. C'est bientôt l'Eucharistie, je décide de m'y arrêter.

Sœur Emmanuelle est assise sur le muret qui, à l'entrée du monastère, borde le canal ; elle attend le *Dauphiné* dont elle lira des extraits pendant le repas de midi. Mais le facteur a du retard, Sœur Emmanuelle est contrariée, on babille.

Elle connaît bien le lac de Neuchâtel et Estavayer où se sont établies d'autres sœurs de l'Ordre des Prêcheurs.

Elle m'apprend que, si celles-ci se sont spécialisées dans la fabrication de crèmes et de baumes, de savons et d'huiles hydratantes, elle et les moniales de Taulignan ont pris une autre orientation ; elles cultivent la verveine citronnelle, la lavande et d'autres plantes aromatiques dont elles tirent des huiles essentielles et des hydrolats.

Sœur Emmanuelle aurait voulu m'en dire plus sur leur collaboration avec Pierre Rabhi, qui fut leur mentor, sur la crise écologique qui se confond avec la crise

spirituelle, mais le facteur nous interrompt et lui remet le *Dauphiné*.

Elle me salue, il n'y a pas une seconde à perdre ; une lecture monastique, ça se prépare.

La cloche sonne, les quinze moniales, jeunes et moins jeunes, se font face dans l'église, prient et chantent accompagnées par de petites orgues.

Je ne peux m'empêcher d'admirer la double vie de ces femmes, capables chaque jour d'arroser, de cueillir et d'extraire les principes actifs de leurs plantes aromatiques et, dans la foulée, de prier et de chanter sans douter ni faillir.

Les sœurs se dispersent après la messe, l'Eucharistie les a transformées, Sœur Emmanuelle me sourit.

Je fais quelques pas dans le jardin et le long du Lez avant de m'asseoir sur le muret près de l'accueil, où vient me rejoindre le cuisinier intérimaire du monastère.

Le soleil nous réchauffe, on parle, il décapsule une canette de bière et se roule une cigarette. Sa pause durera le temps que les moniales, qui ont l'habitude des céréales, du boulgour et du quinoa, goûteront à la choucroute alsacienne qu'il leur a préparée.

Originaire de la Meuse, il a vécu la première partie de sa vie à faire le maçon pour une entreprise qui l'envoyait à l'autre bout de la France.

Il voyait si peu son épouse et ses quatre enfants qu'il a préféré, pour ne pas les perdre, renoncer à la brique et au fil à plomb.

Ils habitent à Valréas depuis quelques années ; il ne se plaint pas mais regrette que son nouveau métier ne lui permette pas de passer plus de temps avec les siens et que son salaire lui interdise de leur offrir des vacances.

Sa vie, austère, est au fond proche de celle des moniales ; mais sans la foi, précise-t-il.

À voir !

Il me dit en effet aimer le son de la cloche du monastère, si clair et si discret, mais aussi la montagne de La Lance

et le Lez sur la rive duquel il fume une cigarette le soir avant de retrouver les siens.

Comme si, en dépit de tout, il existait un peu de grâce au cœur même des jours les plus sombres, même pour les mécréants.

*

Truinas n'est en réalité qu'un nom sur la carte, qui ne parvient pas à faire tenir ensemble les habitations dispersées de la commune.

Je m'y perds, me retrouve à Félines avant de remonter jusqu'à la mairie où je parque ; une femme en sort, je lui demande le chemin du temple et du cimetière où est enterré André du Bouchet ; elle propose de m'y emmener. On fait une halte devant l'édifice qu'Alexis Muston consacra en 1847 et où il attrapa la mort en 1888 ; elle ne sait rien des propriétaires qui ont réaménagé l'intérieur, rejointoyé les pierres et, comme il se doit, semé du gazon tout autour.

On descend ensuite au cimetière où se trouve la tombe d'André du Bouchet, un homme qu'elle a bien connu et qui est souvent monté aux Hauches où elle habite.

On s'assied contre le mur de l'église désaffectée, à côté de la sacristie dans laquelle un Christ, pris dans des toiles d'araignée, traîne au milieu d'un désordre de tuiles et de bois.

Elle me raconte son départ de Genève, avec son mari ; elle sociologue et lui architecte ; leur installation à Truinas en 1974, poussés par le désir d'échapper à la vie qui leur est promise, à la division des tâches et aux gestes trop convenus qu'on attend d'eux.

Ils souhaitent reprendre la main sur leur existence, prendre le temps de lever la tête lorsque le jour se lève ou que la nuit tombe, enchaîner les activités lorsque les circonstances l'exigent mais aussi s'autoriser à les suspendre et à s'émerveiller lorsque les agneaux naissent ou font leurs cabrioles.

Si André du Bouchet a été l'un des leurs et s'est assis à leur table, c'est parce que ce désir-là l'habitait lui aussi.

Mais il leur a fallu lentement déchanter et, avec les années, allonger leurs heures, travailler plus dur et répondre aux exigences du marché, parquer leurs chèvres plutôt que de les garder, laisser rouler les pierres sèches en bas des terrasses plutôt que de les remonter.

Il y a de la tristesse dans la voix de cette femme, une mélancolie qui lui serre la gorge, mais qui semble lui murmurer que tout n'est pas dit, que ce rêve de quelque chose d'autre est encore vivant et se manifeste autour de nous lorsqu'on lui prête attention.

Les tombes sont rares au cimetière, le vent d'ouest remonte de la vallée du Rhône et la folle avoine relaie ce que je voudrais dire et qui n'a pas changé depuis ce 21 avril 2001, si on excepte la dalle de marbre frappée du nom du poète et des dates de sa naissance et de sa mort.

Tout est resté en l'état, comme s'il ne s'était rien passé depuis que Jacques Dupin, Yves Bonnefoy et les autres se sont dispersés. La pelleteuse est allée creuser d'autres fosses ailleurs, le soleil a épongé la neige et la boue. C'était hier, le brouillard et les nuages se sont évanouis, d'autres sont revenus puis repartis. Rien de triste pourtant, mais quelque chose au contraire d'heureux, d'émancipé et de glorieux : les nuages, la campagne, la durée, la montagne, l'âpreté, très loin de la rhétorique et de la solennité qui trop souvent les accablent. Le ciel est vide mais tout remue.

Je remonte à pied sur la route de la mairie, d'où le chemin du Ravin s'écarte puis descend au milieu des prés avant de traverser un petit bois jusqu'à la maison du poète. Aucune plaque commémorative. La vie a repris ses droits depuis que les convives se sont pour la seconde fois dispersés : sureaux noirs, cornouillers et morelles ; ferraille et meulières ; saules, merisiers, figuier et iris fanés ; sauge et buis ; un numéro de *L'Alpe* de son ami André Pitte dans l'ancienne porcherie, une canne, une

boîte de punaises, trois paires de bottes et, dans le pré, un cheval, les naseaux humides et frémissants.

*

Je retrouve Bruno en fin d'après-midi, qui me fait visiter l'intérieur de sa nouvelle maison. Puis on longe le Roubion jusqu'au pont. Je lui annonce que je rentre demain pour le Riaud, par le Piémont.

Le ciel est bleu lorsque je m'assieds à la terrasse du Sévigné, au pied du château meringué où vécut, raconte un drôle à sa voisine, Madame de Massepain.

Lily me rejoint avec Milord, ils trottent. Elle me raconte sa journée, ses soucis. Cette vieille dame de près de quatre-vingt-dix ans, les cheveux en pétard, me fait penser à Giulietta Masina. Je lui parle d'André du Bouchet et de Truinas, elle me donne des nouvelles de Philippe Jaccottet. Elle non plus n'est pas en forme, elle se rend demain matin à l'hôpital de Montélimar.

Je prépare au retour mes bagages et vide le frigo. Je charge la voiture et vais me coucher. Je songe à François Bertholet et à Julien Barnier, à Alexis Muston à Bourdeaux et à André du Bouchet à Crest, à la route et aux rencontres qui m'attendent demain et après-demain.

*Colonzelle - Le Veyou - Gumiane - Plan Phazy - Guillestre
(17 septembre)*

Le réveil sonne à quatre heures trente ; je me lève et coupe le gaz, ferme les volets puis m'éclipse comme un voleur, la ruelle est plongée dans une obscurité de quartier pénitentiaire.

Je roule une bonne heure dans la nuit, sans musique ni info, puis sur les lacets du col de la Chaudière jusqu'au parking des Trois-Becs où je laisse la Nissan.

La lune a perdu beaucoup de ses copeaux, si bien que je ne trouve pas aisément le départ du sentier qui me dépose une heure plus tard au Pas de Siara.

Premières lueurs du jour, un jeune rougequeue noir, surgi de dessous un fouillis de ronces et de genévriers, me montre le chemin en sautillant sur les virolets qui me conduisent au sommet du Veyou.

De là-haut, le synclinal perché de la Forêt de Saou s'ouvre comme une fleur de liseron, si délicatement qu'on en oublie l'âge géologique. À l'est, le soleil découpe au chalumeau les Alpes et le Monviso qui rougeoie. Deux cent cinquante kilomètres m'en séparent. Entre lui et moi, un labyrinthe de collines qui font le dos rond, moutonnent et creusent les reins, qui se cachent dans les plis de leurs voisines ou s'allongent et se perdent dans le lointain.

Je cherche un passage, celui qu'Alexis Muston emprunta à plusieurs reprises : à cheval jusqu'à La Motte-Chalancon ; en diligence de Gap à Embrun, puis à pied de Guillestre à L'Échalp ; avant de franchir le col de Lacroix et de rouler en bas la vallée du Pellice jusqu'à Bobbio.

Retour par le Pré de l'Âne où je croise un troupeau qui monte à Roche Courbe. La bergère me raconte que des loups, il y a quelques jours, ont tué neuf de ses brebis. Pour répondre à mon incrédulité, elle tend l'index au-dessus du Couspeau où deux vautours fauves dessinent de grands cercles dans le ciel. Eux aussi ont été avertis de leur retour ; elle ne s'en réjouit pas.

Pas plus que ne m'enchantent les initiatives du Service des espaces naturels sensibles de la Drôme qui, pour mener à bien ses opérations de cicatrisation, recommande au marcheur de ne pas s'écarter du chemin, de ne pas toucher aux pierres qui le bordent et de replacer les protections de plastique à l'extrémité de ses bâtons de marche.

J'ai l'estomac vide ; je dévore au parking un paquet de sablés bretons et croque une pomme. Départ pour le Piémont, à travers la Drôme et les Hautes-Alpes.

*

Les vacances sont terminées à Bouvières et beaucoup de volets sont clos. Les appartements de l'ancien temple sont vides et les portes de la charcuterie Parutel sont fermées depuis 2016. En revanche celles de l'église sont

ouvertes et le soleil s'y engouffre, si bien que l'air se remet à circuler entre les maisons du bourg et la vie revient.

J'achète quelques fruits à l'épicerie, franchis le col de Lescou et fais halte à Gumiane. Il est dix heures, je bois mon premier café sous les tilleuls du bar-tabac du Mont-Angèle, en compagnie de la tenancière qui me confie que je suis son premier client.

Elle ajoute qu'il n'est pas exclu, si elle ne compte pas les deux ou trois habitués de Saint-Nazaire qui viendront lui acheter des cigarettes et boire un coup sur le coup de midi, que je sois son dernier client.

Anne-Marie, quatre-vingt-dix ans, me raconte que le bar-tabac du Mont-Angèle était autrefois un lieu très fréquenté, une étape importante entre Valence et Gap. Les parents de son mari y louaient des mulets et des chevaux, élevaient des poules, des lapins et nourrissaient les deux bœufs nécessaires aux travaux des champs.

Lorsqu'Alexis Muston y fit halte dans la seconde moitié du XIX^e siècle, on comptait plus de cent habitants à Gumiane-le-Haut et soixante-dix à Basse-Gumiane.

L'été, les tables sous les tilleuls ne désemplissaient pas, et l'hiver ils étaient nombreux à venir jouer à la belote autour du poêle ou à veiller et à casser des noix entre voisins.

On ne compte plus que vingt habitants à Gumiane-le-Haut et un seul à Basse-Gumiane, près du cimetière.

L'établissement d'Anne-Marie est le seul rescapé des quatre cafés et des deux épiceries d'autrefois. Plus d'école aujourd'hui, plus de messe, plus de prêtre. Seuls les loups sont revenus au pays et Anne-Marie craint qu'ils ne chassent les derniers bergers.

*

Il m'aurait évidemment fallu ralentir, faire une plus longue halte à La Motte-Chalancon et visiter son temple, paresser le long de la Oule et ses noyers, allumer un

cierge dans la chapelle de L'Épine, relever les traces de Guillaume Farel à Gap et visiter la cathédrale d'Embrun.

Mais c'est seulement aux bains de Plan Phazy que je me suis arrêté, à la confluence de la Durance et du Guil, là où Alexis Muston, une année avant de s'établir et de se marier à Bourdeaux, rencontra Flore, une jeune femme dont il tomba éperdument amoureux.

Mais si ce lieu – avec sa campagne, sa rivière et ses bains – offrit un décor pittoresque à une passion qu'Alexis Muston relatera longuement dans son journal, il n'est pas que cela.

C'est ce qui m'est apparu lorsque j'ai enfilé mon costume de bain et me suis retrouvé assis dans l'un des trois bassins d'eau chaude qui jaillit des montagnes toutes proches, au milieu d'une plaine ingrate, sans commodités ; encerclé par des mauvaises herbes, des boues et des résidus calcaires aux couleurs indécises ; entouré de terres limoneuses, peu amènes mais fertiles, sans affectation particulière, travaillées puis oubliées, drainées puis inondées ; intrigué par les allées et venues d'un agriculteur chargeant sur la remorque de son tracteur des pierres et du bois mort, à deux pas de la route nationale et d'une rotonde aux allures d'entrepôt à munitions.

Cultures et friches, travail, indifférence, pauvreté et insouciance, nudité et luxe : c'est la coexistence de cette réalité disparate qui me ravit. Roi sans royaume, j'eus l'impression d'être chez moi sur ces terres, à la fois de m'y enliser et d'en provenir.

*

On s'est baignés à Plan Phazy depuis toujours, pour soigner les troupes de François Ier au retour de Marignan ou les soldats stationnés dans la place forte de Mont-Dauphin. Sans que rien ne soit pourtant fermement établi. Plan Phazy est resté depuis le commencement aux bons soins de ses usagers. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir

essayé : en 1823, le préfet fait construire une rotonde de dix mètres de diamètre avec une charpente de mélèzes, divisée en quatre piscines fermées ; il met également en discussion un cahier des charges. En vain, aucun établissement thermal digne de ce nom ne verra le jour.

Pourtant, dès 1840, la diligence s'est arrêtée quotidiennement à Plan Phazy, plus tard le train ; Alfred Joanne, Élisée Reclus et Alexis Muston n'ont pas manqué de signaler le site dans leur guide en 1863. Mais rien n'y a fait, l'histoire n'a pas pris.

Les bienfaits des bains thermaux passeront au second plan pendant les guerres du XX^e siècle, et le tremblement de terre de 1935 obligera les autorités à refaire les captages. Après quoi des promoteurs se sont remis à rêver d'un grand complexe thermal, mais le classement de Plan Phazy en zone Natura 2000 a douché leur enthousiasme, peut-être définitivement.

Il existe des lieux où tout ce qui naît vivote et tout ce qu'on voudrait élever oscille entre chantier et ruine ; Plan Phazy est l'un d'eux.

Rien n'a changé depuis le dernier passage d'Alexis Muston, si on excepte les bancs de marbre rose ajoutés en 1990 et la serre horticole géothermique installée en contrebas de la rotonde.

Cette inaptitude de certains paysages à prendre forme, à s'orienter et à se fixer n'est jamais sans bénéfice : la flore a trouvé dans ces terres, jamais complètement exploitées ni jamais totalement abandonnées, un terreau propice aux miracles.

Les botanistes viennent de loin pour étudier à Plan Phazy des fleurs inouïes, des variétés improbables de plantain maritime et de prêle rameuse, des centaurees rares et certains joncs fabuleux.

Le temps a fraîchi ; je sors du bassin et retrouve un peu plus loin le paysan qui allait et venait sous la rotonde.

Frédéric est le propriétaire de la Maison Jehan qui remplaça la Grande Maison après son incendie. Il me

raconte que toutes deux faisaient autrefois pension et cabaret, auberge, remises et entrepôts.

On s'y donnait rendez-vous pour signer des contrats, reconnaître ses dettes, échanger son or, ses lires ou ses francs ; on y stockait les marchandises qui venaient de Grenoble ou d'Italie, mais aussi, au lendemain de la Révolution, les cloches des temples et des églises du Queyras réquisitionnées par la République pour les fondre et en faire des canons.

Frédéric me fait voir la date de 1804 gravée sur le linteau de marbre rose de la maison qu'il habite avec sa famille et le relais aux deux portes cochères qui, autrefois, permettaient aux chevaux et aux diligences d'y entrer et d'en sortir sans avoir à reculer.

*

Je dépose à dix-huit heures mes affaires à l'hôtel du Catinat fleuri de Guillestre. Fatigué, pas assez pourtant pour ne pas aller du côté des carrières de marbre rose et voler quelques blocs oubliés.

Puis thé devant la librairie de la place Général-Albert, où j'accomplis le rite au cours duquel, depuis quelques semaines, je laisse filer, comme une pincée de sel dans la mer, tout ce qui m'a occupé pendant la journée, et me déporte dans ses bords pour y demeurer immobile, indifférent, émerveillé.

Je commande chez Vivi un tartare de champignons et des petits pois à la coriandre fraîche, avec un risotto de panais à la crème de champignon et figue.

La pluie s'invite mais ne me démonte pas ; je suis à l'abri sous un coin du toit, témoin de ce qui se trame sous l'averse, derrière le rideau que la pluie a tiré.

Je me couche, la fenêtre est ouverte, il pleut. Je suis dedans, je suis dehors, comme un renard au guichet de son terrier, somnolent et aux aguets.

Je ne suis personne, flotte au-dessus du vide, avec sous moi un matelas de crin et un filet. Un filet à maille unique, immense et invisible.

*Guillestre - L'Échalp - Col de Lacroix - Torre Pellice
(18 septembre)*

Réveil à sept heures et déjeuner dans la salle commune; une femme et trois hommes beurent leurs toasts à la table voisine; ils reviennent de cinq jours de randonnée dans le Queyras. Plusieurs des participants ont déjà rejoint leur domicile, eux ont préféré passer la nuit au Catinat fleuri. Ils débriefent, heureux d'avoir su alterner les moments de partage et de solitude, mettre entre parenthèses leurs particularités et toucher, pendant quelques jours, au rêve d'une autre vie, moins pesante, plus imprévisible, plus nomade.

La femme relève le rôle de Stéphanie, une amie sans laquelle rien de tout cela n'aurait été possible; elle souligne son efficacité et son autorité, sa douceur. C'est elle qui, sans jamais rien imposer, les a soulagés des lourdeurs que ce genre d'entreprise collective induit, qui a fixé les rendez-vous, réservé les gîtes, tracé les itinéraires et qui a su écouter les participants et leurs désirs.

La discussion s'anime soudain, cette reconnaissance ne fait pas l'unanimité. La femme revient alors sur l'événement qui, la veille, a jeté un froid et failli annuler les bénéfices de leur randonnée, lorsqu'elle a proposé de

faire une collecte au bénéfice de Stéphanie, pour la remercier de son engagement et de son travail.

L'auteure de cette initiative confesse ce matin, pour la justifier, qu'elle aurait été tout à fait incapable de se lancer dans une telle aventure sans qu'un tiers lui donne un cadre et une orientation. Elle ajoute que ceux qui se sont opposés à cette collecte, ou qui y ont participé à contrecœur ou chichement, l'ont fait par orgueil, pour se convaincre qu'ils auraient pu se passer d'elle. Deux des trois hommes, blessés, réagissent et la conversation prend l'allure d'une dispute. Le ton monte et toutes les questions y passent, celles de l'autonomie et de l'obéissance, du salariat, du don, de la dépendance et de la dette.

C'est beaucoup trop, je me lève sans attendre leurs conclusions, avec une pensée pour Stéphanie qui, sans le vouloir, fut à l'origine de cette chicane, espérant au fond de moi qu'elle saurait désormais se garder de tous ceux qui croient pouvoir se débarrasser de leurs dettes en les chiffrant ou en les ignorant.

*

Il est un peu plus de huit heures lorsque je quitte l'hôtel. La vallée creusée par le Guil donne le vertige; la route tracée sur sa rive gauche est étroite. Le site recèle quelque chose d'inférieur; les chutes de pierre menacent, des arbres brisés s'accrochent, suspendus au-dessus de gouffres sans fond.

Il faut attendre la Maison du Roi pour que le jour apparaisse en haut des deux parois de granit et rende au paysage, à mesure que la route s'élève, quelques-unes de ses couleurs, celles des cirses, des mélèzes et des centaurées, des épilobes et des épines-vinettes. Mais c'est seulement après Aiguilles et ses chalets brûlés par le soleil que la vie redevient possible, sous le ciel immense et vide du Haut-Guil.

J'achète à Abriès quelques fruits et des biscuits, traverse Ristolas et fais halte à l'Échalp. Le patron du gîte, à qui je demande où laisser la Nissan pendant quelques jours, me désigne les places près de l'église. Une église en très mauvais état; on y a stocké de vieux sacs et des cagettes, des outils hors d'usage, des bouteilles de verre et de plastique. Ne restent de la messe et des anciennes croyances qu'un tableau déchiré de l'Assomption, un vieux crépi, une statue en morceaux de saint Pierre et un faisceau de croix sur lesquelles sont gravés les noms des victimes de l'avalanche qui désola la vallée le 10 mars 1946.

Le chemin qui mène en deux petites heures au col de Lacroix démarre derrière l'église et traverse des prairies qu'aucune bête ne pâture plus; puis s'enfonce dans un bois de mélèzes qui offrent ombre et fraîcheur, lumière aussi et terre meuble. Il contourne un surplomb avant d'atteindre le vallon creusé par le Torrent de la Combe Morelle, tapissé de rhododendrons défleuris et au fond duquel des mélèzes nains, pliés par les avalanches, tentent de relever la tête. J'aperçois sous les ruines du refuge Napoléon quelques achillées, les dernières épervières et, là où la roche affleure, du thym et des saxifrages.

Des eaux ruissellent du col de Lacroix jusqu'à une dépression où s'abreuvent des linaigrettes et des joncs. Elles s'y donnent rendez-vous avant de s'élancer dans la pente et de recevoir, pour la première fois, le nom du torrent qui les rassemble, de la Combe Morelle, nom qu'elles garderont jusqu'à leur confluence avec le Guil. Tout près une croix sur laquelle on peut lire : *ina ōsin en kathōs ēmeis* – afin qu'elles soient une, comme nous.

*

Je fais une longue pause au col, diminué par l'effort et contrarié par le brouillard qui monte de la vallée du Pellice; le pull que j'enfile ne me réchauffe pas. Tant

d'efforts sont-ils bien raisonnables? Marcher est-il très sérieux? Je songe à ce tunnel, sous moi, qui aurait écourté mon voyage et abrégé mes peines. Et dont Alexis Muston fut un fervent défenseur.

Il rédige en effet pour *L'Illustration*, en 1858, un article intitulé *Projet d'un nouveau tunnel sous les Alpes*, dans lequel il met en avant les avantages économiques d'une telle réalisation, qui permettrait un transport rapide des hommes et des marchandises entre l'Italie et la France, hiver comme été. Il insiste également sur ses bénéfices touristiques et décrit avec lyrisme l'émerveillement des voyageurs au sortir du tunnel, découvrant à la Prà ou à l'Échalp la sauvagerie des hautes vallées du Pellice ou du Guil.

Dans son plaidoyer économique-touristique, Alexis Muston ne dit évidemment rien des effets pernicioseux d'un tel tunnel. Il en est pourtant conscient et l'a déploré poétiquement à plusieurs reprises, en rappelant qu'on ne peut nulle part jouir d'une solitude sans la troubler de ses pas ni cueillir une fleur sans la faire mourir. Il a ailleurs exprimé ses craintes que les Alpes, en s'ouvrant aux collectifs, cessent d'être un asile pour les solitaires qui, comme lui, en firent usage, tantôt pour s'y réfugier tantôt pour s'y perdre et s'y retrouver.

Ce projet d'une voie rapide, routière ou ferroviaire, resta à l'ordre du jour jusqu'en 1977, date de son abandon suite à l'ouverture officielle du Parc naturel régional du Queyras.

*

Je ne sais combien de temps je me suis reposé, mais il a suffi que je mange quelques biscuits et boive de l'eau pour que ma déprime et le brouillard se dissipent. Le soleil est revenu, une demi-douzaine de marmottes sont sorties de leur trou et se sont mises à jouer sur les pelouses qu'elles ont consciencieusement pelées et

minées pendant l'été. J'ai soudain eu hâte de rejoindre la plaine et cette Italie où, partout, les orangers fleurissent.

Une heure de descente jusqu'au refuge de la Prà où je bois une bière; une autre sur un chemin à double ornière jusqu'à Villanova, par la cascade de Mirabouc dont la hauteur, écrit Muston, est au moins égale à celle de la Pissevache de Salanfe; une troisième enfin sur le bitume avant de retrouver les figuiers et les châtaigniers.

Pas de chambre à Bobbio mais un bus; il me conduit à Torre Pellice où je déniche une chambre. Éreinté par près de six heures de marche, je retire mes souliers, ouvre la fenêtre et me couche. Peu de lumière mais une rumeur, les mots dansants d'une langue qui chante et qui me ramène à mon enfance et ses étés : Castelfidardo, Piombino, Termoli...

Je me réveille une heure plus tard. Où suis-je ? au Campo dei Fiori ? à Castel del Piano, Agrigento, Stromboli ? Non, à l'Hôtel Centro de Torre Pellice; mais toute l'Italie se ressemble, je n'y puis rien. Je me lève et prends une douche, lave mon tee-shirt et mes chaussettes, mange mes derniers sablés avant d'aller me balader; je traverse la ville, du temple protestant à l'église catholique, de la Piazza Alexis Muston à la Piazza Libertà.

Dans la vitrine de la Libreria Claudiana, un livre signé Madeleine Muston m'intrigue. Je l'achète et l'ouvre sur la terrasse de la pizzeria du Corso A. Gramsci. C'est la traduction italienne et le fac-similé du cahier de recettes que la mère d'Alexis Muston a écrit en 1809. Chacune des cent vingt-deux propositions combine, dans une écriture très soignée, les ingrédients locaux – herbes du potager, cèpes et baies des bois, fleurs d'acacia et fruits du sureau, miel, viande de porc ou de veau – avec des ingrédients importés de Gênes ou de Marseille – morues, épices, artichauts, citrons et oranges.

Les recettes de la mère, numérotées comme les notes du fils, donnent l'impression d'avoir été écrites de la même main; les unes comme les autres sont complétées par un index et leur mise en page répond aux mêmes contraintes.

Le fils aurait-il été initié à l'art de faire tenir ensemble les ingrédients de son existence dans la cuisine maternelle? Sa vie aurait-elle eu davantage à faire avec les arts culinaires qu'avec l'exercice de la raison?

*

La nuit s'est installée et la lecture des recettes de Madeleine Muston m'a donné faim; je commande une pizza et un verre de barolo, tandis que, à la table voisine, trois vieux grignotent des cacahuètes, boivent des coups et chantent. Ivresse de la polyphonie, des collectifs et du vin.

Jamais pourtant ils ne terminent le chant dont l'un ou l'autre risque, sans avertir, les premières notes. Ces fragments sont comme les éléments d'un seul et même chant, sans commencement ni fin, chaque fois relancé et interrompu, à la source duquel ils puisent et qui les rassemble. Comme si les trois vieux ne souhaitaient pas tant restituer des œuvres accomplies et honorer le patrimoine mais, plus modestement, œuvrer à la possibilité même d'un chant, qui disparaîtrait pour toujours – et eux avec – si, chantant, ils n'avaient pas été là pour le faire exister.

Il se met à pleuvoir à vingt-deux heures; je décide de quitter mes nouveaux amis avant que le barolo ne complique mon retour, sans bien savoir ce que je suis venu faire dans cette petite ville du Piémont, assez confiant pourtant à l'idée que je me réveillerai demain et que, si ce n'était pas le cas, je n'en saurais rien.

Torre-Pellice - Aux Archives - Bobbio - Malpertus - Torre Pellice
(19 septembre)

Mal de dos ce matin, il a plu toute la nuit. La descente du col de Lacroix, l'humidité et le barolo y sont certainement pour quelque chose. Je déjeune tandis que la patronne éponge l'eau de la terrasse; elle retire son masque et se plaint de la saison, de la diminution des réservations, de la réduction du nombre des randonneurs et des trop rares visites de la diaspora vaudoise à ses institutions. La covid et le temps maussade ont pesé lourd dans les comptes et ce n'est malheureusement pas terminé; on attend de nouvelles mesures contre le virus et les météorologues annoncent une alternance de pluies et d'éclaircies les jours prochains.

La découverte du Cahier de recettes a aiguisé ma curiosité; je téléphone à tout hasard aux archives de la Société d'études vaudoises. Aucun problème, le cahier

sera à ma disposition en début d'après-midi avec, en complément, la correspondance de la mère et du fils.

*

Le bus pour Bobbio traverse un territoire mité et le Pellice coule de l'autre côté de la plaine, comme s'il voulait s'en désolidariser. Le temps pluvieux contribue certainement à cette impression de fin des temps; il suffit pourtant de modifier la focale de son regard pour que la tête d'un moineau dépassant d'un chêneau ou qu'un rayon de soleil traversant une châtaigneraie ressuscite le paysage.

Le bus me dépose sur la place de Bobbio où se dresse le bâtiment communal, rose, orange, vert; il ne reste de l'ancienne église qu'un haut campanile et un terrain vague. Le temple et le presbytère où vécut Muston datent du traité de Cavour, qui autorisa les protestants vaudois, en 1597, à disposer de leurs institutions; détruits peu après leur exil en 1686, l'un et l'autre ont été reconstruits en 1689 après la Glorieuse Rentrée. Le presbytère a été restauré en 1804, à l'occasion de l'entrée en fonction du père d'Alexis Muston à Bobbio; le bâtiment est cossu, construit sur deux étages avec, côté sud, deux balcons garnis de géraniums qui s'avancent sur toute la longueur; dans le jardin des rosiers et des hortensias, un très vieux poirier et des corbeilles de capucines.

En sort le pasteur, petite bedaine arrondie sous un tee-shirt bleu, avec sur le visage un masque aux couleurs d'une entreprise locale; le médiateur de Dieu sur terre s'est fait ambassadeur d'un fabricant de maillots, de casquettes et de bâtons de marche. Il s'excuse mais n'a pas le temps de répondre à mes questions; il doit préparer le culte qui, en raison de la pandémie, aura lieu dans le terrain vague au pied du campanile. Je ne visiterai donc pas le presbytère ni le temple; quant à Alexis Muston, mon interlocuteur n'en sait rien sinon qu'il est mort.

J'en ai assez entendu, je quitte Bobbio et monte à travers

les châtaigneraies jusqu'à Malpertus qui se cache en contrebas de la route de Villanova. C'est un village qui serre les poings mais qui tombe en ruine; il disparaîtra vite si les enfants des derniers habitants qui y ont vu le jour ne lui offrent une seconde chance. J'en aperçois un devant sa maison de pierres, tous deux cachés derrière un tas de lauzes et un nid de ronces; sur la ruelle des poules et un vieux tracteur, des oies et un carré de tomates; le charme opère et la cour lâche des parfums de camomille et de basilic; un peu plus loin, entourée de crocus et de chicorées, une bergeronnette fait ses ablutions dans une fondrière.

Je redescends à Bobbio sans croiser personne, puis attends le bus sur la Piazza Caduti, déserte. Je ne suis en réalité pas seul; un disparu me tient compagnie. Il a mon âge et son visage se tient à la hauteur du mien, photographié et agrafé à l'arbre contre lequel je suis appuyé, avec un numéro de téléphone, au cas où. Il me regarde. Je le photographie au cas où...

*

Je file aux archives à quatorze heures et m'installe à la table sur laquelle la responsable a préparé à mon intention le Cahier de Madeleine Muston et le dossier des Lettere dei genitori ad Alexis. J'y passe l'après-midi et j'en sors à dix-huit heures avec les scans des cent vingt-deux recettes et des informations sur l'aïeule de Bruno, cette Annette Geymonat, qu'Alexis Muston a fait venir à Bourdeaux. J'apprends en effet, par des lettres que la mère adresse à son fils entre 1838 et 1840, que le jeune pasteur, mais surtout son épouse, lui ont rendu la vie dure.

Madeleine Muston, qui a tenté à plusieurs reprises de les ramener à de meilleurs sentiments, finit par élever la voix. Le 10 septembre 1838, elle écrit à son fils qu'il n'est pas en droit de se plaindre d'Annette, que c'est à eux de s'accommoder de son caractère et de ses services.

Elle ajoute qu'il est déraisonnable d'imaginer qu'il existe nulle part dans le monde des domestiques de vingt ans à peine, porteurs de toutes les qualités qu'on leur désire. En conséquence, elle invite son fils et sa belle-fille à user de patience, de tolérance, de charité même, pour qu'ils s'attachent à elle et qu'elle s'attache à eux. Elle le prie de méditer sur ce qu'il en doit coûter à une personne qui se met dans la dépendance absolue d'une autre, qui renonce à ses propres volontés, qui vit pour ainsi dire dans une contrainte continuelle et qui essuie patiemment les orages de la mauvaise humeur de ses maîtres. Elle en vient à penser que l'esclavage des païens d'autrefois devait être plus tolérable que la solitude des servantes chrétiennes d'aujourd'hui; demandons-nous avant de juger ce que nous voudrions que l'on fît pour nous si nous étions à leur place et qu'ils fussent à la nôtre; il n'est pas de vie juste sans réponse à cette question.

Leçons inutiles, l'épouse du pasteur s'entête et la vie d'Annette devient si difficile que, épuisée par les exigences de ses maîtres et attristée par leur insensibilité, elle les quitte fin 1839 — ou début 1840 — pour épouser Mathieu Brun, un paysan de Bourdeaux.

*

Il y a du monde sur les places et dans les rues de Torre Pellice; les pavés brillent, le soleil est partout. Aux devantures des épiceries de la Via Arnaud et de la Via Repubblica, les cageots débordent de fruits, de légumes et de champignons; de raisin rouge et de raisin jaune, de courgettes et de tomates, de poivrons; de pêches, de kakis et de figes, de poires et de cèpes. Un peu plus loin, une fromagerie à côté d'une joaillerie, une boucherie à côté d'un opticien, un tabac, un fleuriste, une pâtisserie; une gelateria, une parfumerie, un marchand de vins; une crêperie, une banque et un magasin de jeux; l'ancienne pharmacie Muston, un herboriste, un tailleur, une mercerie, une boulangerie; un coiffeur et un barbier, une

poste, une boutique d'habits; et je l'ai déjà dit, une église catholique, un temple protestant et une librairie.

Comme si tout ce que nos petites et grandes villes n'avaient su retenir à l'intérieur de leurs murs s'était donné rendez-vous dans cette petite Arcadie. Et comme si tout cela ne suffisait pas, il y a deux quincailleries à Torre Pellice, qui mettent à la disposition de ses ressortissants, depuis 1900, non seulement ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs mais aussi ce dont on peine à imaginer l'existence.

*

Et si les habitants s'étaient donné rendez-vous, en cette fin d'après-midi de septembre, dans les boutiques et sur les places, dans les cafés et sur les terrasses, s'ils se saluaient et se parlaient comme après une longue absence, c'était parce que l'élément qui les liait aux autres et à leur ville devait être constamment alimenté et mis à jour, parce que cet élément, c'était la vie elle-même, imprévisible, insaisissable, changeante.

Et s'ils prenaient les devants à chacun de leurs pas et devançaient les innombrables incidents qui menacent les collectifs, ce n'était pas tant pour les éviter, mais pour les accueillir et en faire de l'or, écrire en temps réel ce poème improvisé qu'est la ville. Il faut dire qu'ils maniaient avec talent l'art du potlatch et faisaient grand cas de la comédie à laquelle ils étaient mêlés et qui, s'ils ne l'avaient prise au sérieux, aurait tourné à la tragédie.

Quelque chose semblait se nouer et se dénouer dans tout ce qu'ils disaient, comme si les mots ordinaires que chacun et chacune adressait à l'autre signifiaient pour la première fois. Contrairement aux préjugés, ce qui cimentait leur collectif, ce n'était pas tant une idée ou un but qu'ils se seraient fixé et sur lequel ils se seraient mis d'accord, mais la recherche continue d'un équilibre, l'invention de leur milieu, le renouvellement ininterrompu d'une expérience très concrète et très active,

qui obligeait chacune et chacun à ajuster ses gestes et ses mots aux gestes et aux mots des êtres qu'ils croisaient ou rencontraient.

*

Piazza Libertà, voilà donc où, d'incident en incident, de raccourci en raccourci, de détour en détour, mon aventure m'avait conduit; au milieu d'une ville que, la veille encore, je ne connaissais pas mais que je reconnaissais enfin; traversée par la sensation de faire partie d'une réalité qui n'était pas tant celle d'un pays, d'un sol ou d'une langue, mais celle de la terre que nous partageons et dont nous sommes faits, sur laquelle nous avons été précipités et qui fait de nous, où que nous soyons, des exilés en même temps que des demandeurs d'asile.

Je me suis assis sur la terrasse de la Taverna Darsté devant un bitter San Pellegrino, puis devant une cassolette de cèpes ramassés dans les forêts de Malpertus et une tourte aux épinards. Leurs préparations avaient toutes les caractéristiques de celles que Madeleine Muston décrit au numéro cinquante-deux de son cahier.

J'ai bu un café avant d'aller retrouver mes amis au Corso A. Gramsci. On a refait la fête: cacahuètes, bruschette et barolo. Ils ont chanté, on a ri, bu et rebu. Je les ai quittés à vingt-trois heures, avant d'avoir à m'en repentir. Je suis rentré au Centro et j'ai pris une douche. La fête a continué bien après que je me suis couché, sans moi. De ne pas en être m'a curieusement réjoui.

Torre Pellice - Le Temple - Le Pellice - La Conca del Prà
(20 septembre)

Dimanche huit heures, la ville dort et les rues sont désertes; la pluie et la covid ont dissuadé quiconque de mettre le nez dehors. La patronne est à son poste, le masque sous le menton; pour éviter tout accident, elle éponge le carrelage puis déroule une bande de moquette rouge.

Je déjeune dans la grande salle de l'Hotel Centro et rêve. Rêverie creuse, à l'image de ces dimanches trop souvent décriés qui, chaque semaine, ouvrent un vide au milieu du trop plein de nos vies. Que serions-nous devenus sans eux? Ami Bost ne s'y est pas trompé lorsqu'il écrit, en 1841, que le dimanche a une influence profonde sur le bonheur de l'homme et qu'il est essentiel de le mettre à l'abri des marchands et des industriels qui voudraient le fondre dans la succession des jours ouvrables.

Et si le missionnaire genevois prend sa défense, ce n'est pas tant pour des raisons religieuses, puisque ce jour blanc et vide, aussi neutre que le zéro de nos additions,

précède de beaucoup sa sanctification dans le Pentateuque et les Évangiles: les dimanches sont aussi essentiels à nos vies que l'honnêteté et l'amour. Sans eux, que seraient devenus les ouvriers qui, chaque jour, laissent une partie de leur vie et de leur salaire dans la poche de leurs employeurs? L'homme ne saurait supporter une vie sans relâche, les dimanches sont sacrés; ils donnent à chacun la chance de soigner son âme et de songer à des jours meilleurs.

Ami Bost calcule, l'institution du dimanche met à la disposition d'un homme de soixante-dix ans, qu'il soit croyant ou non, dix années de vacance dont il peut user à sa guise: bayer aux corneille, marcher, s'asseoir sur un banc d'église ou au bord d'un ruisseau; savourer la paix qu'offrent une prière, le chant d'une alouette ou le bourdonnement d'une abeille; explorer les bois avant que le bûcheron les exploite, observer les bêtes avant que le chasseur leur tranche la gorge, traverser le paysage avant que le promoteur le réduise à sa valeur d'arpent.

*

Le culte commence à dix heures et quart. J'en profite pour remonter dans ma chambre et préparer mes affaires, puis descends par la *Via XX settembre* à la gare. Elle est désaffectée depuis 2012; n'en restent que les rails et le réservoir d'eau, des ronces, des clématites et le buffet, où les premiers clients, assis devant une bière, cuvent à l'abri des regards le vin de la veille.

Les protestants vaudois que les méthodistes ont rejoints en 1975 sont nombreux au temple de Torre Pellice, une centaine peut-être; ils comprennent encore le français mais les pasteurs prêchent en italien depuis plus de cinquante ans.

Nous fêtons aujourd'hui le 20 septembre 1870, jour où Rome, le cœur de l'ancien empire et de la catholicité a été annexé à l'État italien. Le pasteur se réjouit du coup mortel porté à la papauté et à sa prétention millénaire de

gouverner les peuples. Il souligne que cet événement a ouvert Rome aux missionnaires et aux pasteurs des Vallées, à une nouvelle théologie et à une nouvelle piété. Il regrette cependant que ce réveil, par l'exercice sans frein de la liberté retrouvée, ait conduit le monde protestant aux plus cuisantes des désillusions, à d'incessantes divisions et à la multiplication des confessions.

Ce matin, en dépit d'un bilan en demi-teinte, le pasteur veut se souvenir des colporteurs de 1870, qui ont osé secouer les consciences, comme l'avaient fait avant eux les Vaudois de Valdo, les réformés du XVI^e siècle et les réveillés du XIX^e. L'histoire du christianisme n'est en réalité que l'histoire de ces réveils successifs; l'homme est condamné à desserrer sans cesse l'étreinte des doctrines; les églises ne sont en réalité que des asiles éphémères qu'il faut quitter un jour. Nous n'avons en réalité pas de maison et vivons sans toit; nous devons à chaque instant dessiller nos yeux et reprendre la route.

*

Il est onze heures et demie lorsque l'assemblée se disperse. Je traverse une dernière fois la Piazza Libertà, bois un cappuccino au *Caffè Arnaud* avant de récupérer mon sac à l'hôtel. Il pleut, j'enfile ma cape.

Coup dur, il n'y aura pas de bus avant ce soir et aucun taxi en vue. Je n'ai pas le choix, je lève le pouce à la sortie du bourg; une voiture s'arrête, au volant une infirmière qui se rend au-dessus de Bobbio où un patient l'attend. Elle a un peu d'avance et me dépose à Villanova. J'entre dans la trattoria, m'installe près de la fenêtre et attend. Le soleil guigne bientôt derrière les nuages que le vent chasse; j'enroule ma cape, la glisse dans mon sac et me mets en route.

Le chemin de la Conca del Prà longe le Pellice à flanc de coteau sur un ou deux kilomètres, avant de rejoindre, en contrebas, les innombrables blocs de granit rose, verts et

bleus qui encombrant son lit; certains tiennent dans la main, d'autres ont la dimension d'une maison.

Difficile d'être à la hauteur et d'écrire, depuis la rive, la vérité de ce torrent: ses eaux sont si vives qu'elles filent entre les doigts de notre conscience, si puissantes qu'elles réduisent à néant n'importe quel de nos efforts rhétoriques pour les contenir, si capricieuses que nous désespérons de les voir couler un jour dans des phrases, qui se joueraient, comme elles, de la pente et de ses obstacles.

J'aurais voulu pourtant dire quelque chose des eaux du Pellice, non pas celles qui, aveugles, chahutées, brisées, éclaboussent les alentours, celles qui se jettent dans la pente la gueule grande ouverte et que rien ne désaltère, mais celles qui, sans avertir, s'écartent du torrent et s'aventurent loin de son lit, les ruisselets anonymes, accidentels, dérisoires, les ruisselets qui nous ressemblent.

En voilà un qui justement s'éloigne; il semble aller à contresens, remonter le temps et inventer un chemin neuf; il fait bande à part, cherche un passage, hésite, se faufile, bifurque puis se lance et serpente. Inclinaison, inclination, il ralentit parfois et c'est le temps qui ralentit, il s'arrête et c'est le temps qui s'arrête, il s'égare et c'est le temps qui s'égare. Il a décidé d'aller pour son compte, seul et sans carte, sans craindre l'épuisement. Parfois ses forces lui manquent et il disparaît dans le chaos qui l'environne.

Parfois il bute contre un obstacle, pierre, bois ou grain de sable sur lequel il prend appui pour infléchir sa courbe; la récréation est alors terminée et il se remet dans le sens de la plus forte pente. Finis l'errance et les détours, les dérives, finie l'école buissonnière. Il n'est plus temps de paresser. Le ruisselet en prend acte et, avant qu'il ne soit trop tard, cède corps et âme à la loi de la gravitation universelle; il cherche à rejoindre séance tenante le chemin de ceux qui, comme lui, ont pris la clé des champs avant de revenir au bercail; il prend au plus court,

emprunte les raccourcis, accélère et se jette dans le Pellice, un peu en aval du lieu d'où il est sorti et où je l'ai vu naître.

*

J'entends des cloches et rejoins le chemin de La Prà, c'est la désalpe. Le patron et son fils sont en tête du cortège, un bâton à la main, l'œil gris, un peu triste; les vaches les suivent sans fleurs ni couronnes. A l'arrière trois jeunes filles, trois jeunes hommes, un chien et deux 4x4. Ils répondent à un ancien rituel qui ne recueille plus d'écho, un rituel qu'ils semblent subir, auquel ils obéissent mais auquel ils ne sont plus attachés. Lorsqu'ils auront goudronné le chemin, ils chargeront leurs bêtes dans une bétailière.

Au refuge personne, hormis le gardien qui met de l'ordre dans la cuisine et le réfectoire après un samedi où lui et ses employés ont beaucoup travaillé; il leur a donné congé. Deux randonneurs nous rejoignent bientôt, sous la pluie; ce sont des familiers des Alpes; ils sont partis il y a quelques jours pour une longue marche autour du Monviso; ce sont de vrais marcheurs, chargés comme des mules et qui, malgré la pluie, dormiront cette nuit sous tente, au milieu de la Conca.

J'ai mangé en leur compagnie et on a partagé une bouteille de vin. Ils me racontent qu'ils se sont rencontrés lors d'un stage dans les Pyrénées, qu'ils vivent et travaillent aujourd'hui dans la Maurienne, au carrefour de la Vannoise et des Écrins. Leur rêve, ce serait de vivre de la grimpe; mais c'est impossible.

Ils me racontent leur traversée de la Meije, les trois jours et les trois nuits qui les ont rapprochés et métamorphosés: de La Grave jusqu'au refuge du Promontoire sur une mer de glace et de crevasses; le Pas du Crapaud et un bivouac au pied du Grand Pic de la Meije, suspendus dans leur harnais au-dessus du vide; le Doigt de Dieu par la face nord et le refuge de l'Aigle.

Cette aventure difficile, exposée, dangereuse, les a convertis à la montagne; mais les circonstances s'acharnent, le travail alimentaire les bouffe et les obligations les rongent. Ils ont parfois le sentiment de perdre la main sur leur existence et de voir leurs jours se réduire inexorablement, comme une peau de chagrin.

*

Le brouillard rôde sur la Conca et c'est à la lueur de leur frontale qu'ils préparent leur campement à une centaine de mètres du refuge. J'aperçois depuis le balcon leurs vestes orange et rouge aller et venir dans la nuit, et le vert de leur tente près d'un mélèze.

J'ai regardé plus tard, par la fenêtre du dortoir, les points lumineux de leur frontale, tremblants comme deux étoiles trop éloignées qui se seraient rapprochées. Puis ils les ont éteintes et je me suis retrouvé seul dans la nuit. J'ai espéré alors, pour me consoler peut-être de ma propre mélancolie, qu'ils n'auraient pas, ce soir, la tête trop occupée par l'avenir et que, demain et après-demain, ils trouveraient le temps de s'échapper encore, de marcher et de s'égarer, de s'aimer.

La Conca del Prà - Col de Lacroix - L'Échalp - Le Riau
(21 septembre)

Debout à sept heures, aucun bruit dans les couloirs, un seul couvert dans le réfectoire : des fruits, du pain, de la mortadelle et du fromage. Le gardien s'affaire en silence dans la cuisine. Je commande un second café que je bois en vitesse, j'ai hâte de sortir.

Il a cessé de pleuvoir mais La Conca est plongée dans une brume épaisse ; cela ne devrait pourtant pas durer, le vent d'ouest a cédé sa place au vent du nord pendant la nuit. Des calopsittes engourdis, les joues couperosées, s'accrochent au grillage d'une volière ; je fais quelques pas autour des anciennes casernes et de la Ciabòta où Alexis Muston a fait halte à plusieurs reprises : la première fois lors de sa fuite en France ; la dernière à son retour de Venise quelques mois avant sa mort. Un coq se dresse dans le clos attenant et lance son cri rauque, déchirant ; je l'ai entendu deux fois depuis mon départ du Riau, devant le temple de Comps, chez Pierre Riahle, et en face du gîte du Villard à Abriès. L'homme a-t-il décidé

de s'en passer ? S'il y parvient, qui donc lui rappellera, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, ses promesses et ses engagements ? L'UNESCO ? En inscrivant son cri sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité ?

Le brouillard se lève et j'aperçois sous le mélèze qui les a abrités pendant la nuit les deux amoureux de la Meije. Ils ont empaqueté leurs affaires et s'assurent une dernière fois qu'ils n'ont rien oublié, puis, tandis que le soleil éclaire les cimes du versant occidental de la Conca, ils s'engagent sur le chemin qui mène au Granero. Ils s'arrêtent une centaine de mètres plus loin, se retournent, je leur fais signe, ils me font signe. Je souhaite qu'ils trouvent un asile dans ce monde qui ne fait pas de cadeau et qui pourrait les broyer.

*

Je marche une bonne heure dans la plaine, lentement, car ce matin le temps va au ralenti ; plusieurs troupeaux sont redescendus dans la plaine et les pâturages ont pris les couleurs de l'ivraie. C'est dans cette bure d'arrière-saison que j'étends ma veste et me couche.

Je suis aux dernières heures de mon aventure, étendu sur un tapis de gazon, au milieu des contractions et des étirements du temps ; au milieu d'un décor qu'aucun récit ne vient troubler et qui n'appelle aucun éclaircissement, d'un jardin qui n'est pas un jardin, d'un théâtre qui n'est pas un théâtre, d'un décor qui n'est pas un décor et où seul l'immédiat a raison d'être ; au milieu des herbes et des fleurs qui donnent à voir sur la terre, comme les oiseaux dans le ciel, un art du peuplement dont nous, humains, serions bien avisés de nous inspirer.

S'il m'a fallu beaucoup d'années pour ne plus souhaiter consacrer toutes mes heures à la connaissance, à l'exercice de la raison et de la preuve, aux collectifs et à l'histoire, il m'en aura fallu plus encore pour accepter l'insensé : la matière et l'étendue ; l'air et le ciel, les

montagnes, les rivières ; la coexistence de l'éveil et du déclin, de la tension et du relâchement, de la vie et de la mort.

Le moment est venu de me taire, j'en ai assez dit d'une expérience somme toute extraordinairement commune qui, à chaque instant, est à portée de main et s'offre sans condition ; qui ne conduit à aucune sagesse, à aucune maîtrise et ne présuppose ni initiation ni technique.

Je frissonne, un nuage éclipse le soleil et jette son ombre sur l'or des herbes sèches, du seigle et de la brize. Je me lève et secoue ma veste. Mais sans ce goût amer, ce sentiment désagréable de ne pas être allé jusqu'au bout. Sans non plus celui, mortel, de l'accomplissement.

*

Il est onze heures, le gardien du refuge boit un café avec Paolo, un homme d'une cinquantaine d'années, propriétaire d'un petit domaine agricole dans les hauts de Torre Pellice. Parti à l'aube, il vient du Queyras par le col de Lacroix ; il s'est octroyé quelques jours de vacances après les travaux de l'été. On bavarde, je lui raconte ce qui m'amène ici, il me raconte sa vie et l'événement singulier qui l'a bouleversé.

Paolo naît à Venise au sein d'une famille catholique très aisée. Pour fêter sa venue, son père médecin acquiert une maison de vacances au-dessus de Torre Pellice ; il y emmène sa femme et son fils lorsque son emploi du temps le lui permet. Avant que l'école n'impose son calendrier, Luca et sa mère y demeurent de mai à octobre et son père les rejoint deux mois l'été, souvent le week-end.

C'est un paradis. Luca y découvre la vie paysanne, il rôde autour des bergeries et dans la montagne ; joue avec les cabris, apprend à traire et à façonner les fromages. Chaque année, il monte une ou deux semaines à la Conca en compagnie d'un berger et de son bétail. Il se baigne l'été dans les rivières, cueille des champignons et

ramasse des marrons en automne, se goinfre de myrtilles, fait de la luge en hiver. Il se souviendra plus tard de ces jours heureux.

Et en effet, une vingtaine d'années plus tard, alors que ses professeurs l'interrogent dans un auditoire de l'université de Venise, pour s'assurer qu'il satisfait aux standards et lui décerner, le cas échéant, son diplôme de physique, tout se brouille : les prairies, les torrents, Torre Pellice et son marché, le lait caillé, les bouquetins et les châtaigniers s'invitent à un examen qui n'aurait dû être qu'une formalité. Les experts s'impatientent, lui se tait ; il ne comprend pas ce qu'on lui demande et pourquoi on le lui demande. Quelque chose s'est cassé.

Luca quitte séance tenante l'université, Venise et sa famille ; il s'établit l'année suivante dans une ferme des Blonats et rattrape le temps perdu. Il y vit aujourd'hui avec sa femme et ses enfants, vend des fromages et des produits fermiers aux marchés de Bobbio, Torre Pellice, Villars et Luserna San Giovanni. Il est heureux ; on devine derrière son sourire et ses yeux qui brillent ceux de l'enfant auquel il est resté fidèle.

Paolo a rendez-vous dans une heure à Villanova ; on boit un dernier café avant de se quitter et on bavarde, de la pandémie et du tourisme, bien sûr, mais aussi de l'agriculture de montagne, des alpages et de leur gestion, du retour des loups et des patous. Le gardien s'éclipse, il a du pain sur la planche, vingt personnes se sont annoncées pour ce soir : lapin et polenta.

*

Le sentier qui mène au col est raide mais je ne suis pas à plaindre, en tous les cas moins que les colporteurs d'évangiles, les marchands de cigarettes ou les randonneurs qui m'ont précédé, tous chargés comme des mules. J'ai même l'impression de m'alléger et de laisser derrière moi un poids immense.

À deux pas du col, les marmottes croisées il y a trois jours sont là et donnent l'impression de ne pas avoir interrompu leurs jeux. Je fais halte devant l'ancien cabanon des douaniers et me ravitaille : fruits, eau et sablés bretons, en face de deux jeunes bouquetins et du Monviso que je vois de si près pour la première fois.

Jour d'équinoxe, je me tiens sur un point de bascule, entre un déjà plus et un pas encore, avec la sensation que le voyageur éprouve lorsqu'il se réveille au milieu de la nuit dans une auberge de campagne, qu'il entend des bruits de verres, des voix qui montent de la salle à boire et des portes qui claquent. Il aimerait savoir alors sur lequel des deux versants de la nuit il se trouve, si les bruits de vaisselle sont ceux de la table qu'on dresse ou de la table qu'on plie, si les voix qu'il entend sont celles des derniers clients ou des premiers, s'il est temps qu'il se rendorme ou se lève.

Des appels lointains montent de la vallée du Pellice, d'autres viennent de la vallée du Guil. Les premiers me tirent en arrière tandis que les seconds, indistincts et mal formés, me poussent vers l'avant, comme la rumeur lointaine du jour lorsqu'il se lève.

Je reste à cheval sur le col, debout, hésitant, jusqu'à ce que, déséquilibré par je ne sais quel incident, inclinaison ou inclination, je m'élançe dans ce qui ressemble au vide. Emporté à l'avant de moi par le seul poids de l'avenir qui, chacun le sait, ne pèse guère plus que la confiance ou l'espérance, je me retrouve d'un coup débarrassé de ce que j'avais sur le dos, comme le serpent après sa mue, et je roule en bas la pente sans me retourner, dans ce pli que le torrent de la Combe Morelle a creusé.

J'ai marché une bonne heure encore avant d'apercevoir l'église de La Monta. Les toits des maisons fumaient du côté de Ristolas et une femme lisait près du vieux canal de l'Échalp. Un livre de sagesse, je crois. On a bavardé ; elle m'a raconté pourquoi elle avait décidé, il y a quelques mois, de se retirer dans ce hameau de moins de cent habitants et d'y vivre seule, mais aussi ce qu'elle

attendait de cette nouvelle vie. Je lui ai raconté que je vivais moi aussi dans un coin perdu, mais en famille et depuis longtemps déjà, que j'avais hâte d'y retourner et de la retrouver. On a ri.

J'ai récupéré la Nissan et roulé jusqu'à Briançon par Arvieux et l'Izoard ; j'ai fait le plein d'essence sous le Galibier avant de rentrer d'une traite par l'enfer de la Basse-Maurienne, les bouchons de Chambéry et Genève. Je suis arrivé au Riau alors que la nuit était tombée depuis longtemps déjà. Oscar a ouvert un œil, tout le monde dormait.

